



Aude de Kerros : « Par la communion à travers le beau, l'art peut aider à restaurer une confiance disparue »

Graveur et peintre, ayant brouillé sous toutes les latitudes, Aude de Kerros est également connue pour ses essais critiques à l'endroit de l'art contemporain, perçu par elle surtout comme un produit financier, dont la valeur est fabriquée en réseau fermé. À rebours d'une telle appréhension, elle plaide pour un retour à l'atelier et à un art

authentique, parlant aux sens et à l'âme de tous. Avec parfois des effets très concrets : ainsi, la contemplation partagée d'une œuvre d'art et le bonheur qui en découle peuvent souder « magiquement » une communauté et faire renaître des liens de confiance, y compris dans les pires moments. Aujourd'hui, grâce aux atouts du numérique, l'œuvre d'art qui séduit le cœur de chacun d'entre nous peut être aisément accessible. Preuve que la technique et l'esthétique ne sont pas antinomiques mais bien plutôt complémentaires.

Pourquoi Socle ?

En un temps où les repères au sein des sociétés humaines s'estompent ou semblent voler en éclats, chacun s'accorde à reconnaître qu'il « faut recréer du lien social ».

Mais un tel impératif ne se décrète pas. Il naît du vécu et du réel, il s'affermi au fil du temps, au cœur de sociétés tout à la fois ouvertes sur le monde et ancrées dans leurs territoires. En ce sens, cette vertu (au sens romain de vertu) qu'est la confiance s'impose en douceur, en tous temps et en tous lieux, comme le socle du bien commun.

C'est pour y réfléchir avec vous, mois après mois, que nous engageons ici, avec des experts venant de tous les horizons, une réflexion de fond sur la crise de confiance que nous traversons.

Car pour que société puisse rimer avec liberté, il faut un socle solide qui se nomme confiance, qualité décidément éternelle et universelle.

Gens de
Confiance

Dans l'un de vos ouvrages, vous écrivez : « Depuis le Paléolithique, l'art produit localement, circule au-delà des lieux de sa production malgré les frontières, les religions et les guerres. Ce qui circule avec l'art n'est pas seulement l'objet mais l'âme qu'il contient, sa beauté véhicule la part commune de l'être humain et son universalité, c'est ce qui le rend désirable. C'est ainsi qu'il passe par-dessus croyances et conflits. » Pouvez-vous nous en donner un exemple concret ?

Quand les Romains ont vaincu les Grecs au II^e siècle av. J.-C., ils n'ont pas détruit mais emporté les sculptures monumentales pour en orner les places de Rome. « Ainsi la Grèce vaincue s'empara de son farouche vainqueur et fit pénétrer les arts dans le Latium sauvage » écrit Horace. L'objet d'art n'est décidément pas ordinaire... De fait, l'art nous parle un autre langage que celui des mots. Il ne peut être ni remplacé, ni interdit. Il se communique sans avoir besoin de traduction. L'œuvre agit comme un miroir, du monde, de l'âme. C'est une rencontre. En regardant, nous nous reconnaissons, nous nous découvrons, nous nous émerveillons.

Vous êtes graveur et peintre depuis votre jeunesse. Quand vous vous consacrez à votre œuvre, que ressentez-vous ?

C'est entreprendre un voyage au long cours. La direction, l'objet de la quête, du désir sont connus, mais tout le reste est aventureux, imprévisible et donné. À l'atelier, un désir nous habite : donner vie et forme à la matière comme on prépare un berceau pour y accueillir un être tout autre que soi-même. Cette « présence » vivante, avant de passer par la main, est une image silencieuse, blottie à l'intérieur de l'œil, telle une sphère rayonnante, colorée, précise et mystérieuse, démunie de mots. Elle n'explique rien, mais elle brûle de sens.

Justement, comment voyez-vous l'articulation subtile qui se crée entre la vision que vous percevez intérieurement et votre main qui va permettre de lui faire prendre forme dans le réel ?

Tout ce que nous voyons du monde vient s'inverser dans l'obscur caveau de l'œil, la « camera obscura », la « chambre noire ». Toutes ces images y demeurent, s'imprègnent de nos pensées, interrogations, sentiments, sensations...

Elles deviennent profondeur de l'être, langage d'un être unique. Un désir impérieux de partager ce langage fait prendre aux images naturellement le chemin de la main. Voir ces images permet à chacun de reconnaître le monde qui l'entoure. Si l'on supprimait les images, l'univers ne serait plus visible, compréhensible. Sans ce deuxième langage, l'homme serait mutilé. Pourrait-il même survivre ? La main est source de la création, du renouvellement de la vie. Rodin disait que la forme attend dans la pierre ! À l'atelier, les contradictions trouvent la solution dans la forme ; l'extérieur et l'intérieur sont liés et non opposés. À quoi sert l'œuvre ? À rien. Mais gratuite comme l'Être, elle révèle.

Dans bien des pays, on assiste à une renaissance d'un art, non officiel dirions-nous. Est-ce à dire que les peuples se reconnaissent dans des formes de beauté qui entrent en résonance avec ce qu'ils ont de plus intime et spécifique ?

L'art accompli est toujours nouveau parce qu'il est toujours un fruit unique. Il est parfois occulté mais toujours là. Nier ce langage singulier de l'art, c'est tuer dans l'œuf le développement de chacun en le privant du miroir qui lui permet de se

La confiance qui avait disparu resurgit grâce à l'art, à la passion partagée, à la communion à travers le beau

connaître, d'aimer, de choisir, d'exprimer ses sentiments à l'aimé. L'interdire, c'est mutiler et asservir l'être.

Soljenitsyne raconte qu'un jour, convoqué

dans les bureaux d'un fonctionnaire du goulag où il purgeait sa peine, il entend une musique en franchissant la porte. Immense émotion ! Il entend les *Variations Goldberg* de Jean-Sébastien Bach : « *J'étais redevenu instantanément un fils de Dieu, un roi, un prince !* » nous dit Soljenitsyne. Le fonctionnaire lève alors les yeux, voit le prisonnier se redresser, perçoit son regard sans peur. Il comprend immédiatement et tourne le bouton de la radio.

Est-ce que la joie partagée avec ses proches que l'on éprouve à contempler une œuvre d'art permet de renforcer la confiance au sein d'une communauté ?

En effet, si l'art agit sur l'intime de l'âme, il agit aussi comme un langage partagé, fondé sur l'harmonie, les correspondances qui unissent et accordent, sans concept, ni discours ni prêche.

Interdire collectivement ce langage, c'est priver du lien désintéressé, de la communion. Dans les moments tragiques de guerre et de désespérance où tout divise, soudain une musique, une œuvre d'art est partagée et tous les liens sont réparés, même entre ennemis.

Permettez-moi d'évoquer ici le récit de Zhu Xiao-Mei*, pianiste chinoise qui a passé cinq ans de la Révolution culturelle en camp avec d'autres élèves du conservatoire. La musique y était rigoureusement interdite. Un jour, dans un village voisin, trouvant un piano, elle improvise un concert et joue avec ses compagnons d'infortune. Émerveillement des villageois et des prisonniers... Le climat de dénonciation générale s'arrête. Le lien créé par la musique l'a rendu impossible. La confiance qui avait disparu resurgit grâce à l'art, à la passion partagée, à la communion à travers le beau.

Vous êtes très critique à l'endroit de l'art contemporain. Pourquoi ?

Vous posez là la question des différentes définitions de l'art. Pour bien comprendre ces évolutions, il faut en revenir aux clivages géopolitiques. En l'occurrence, à la fin du XX^e siècle, a eu lieu une guerre de l'art interne à l'Occident, liée à la guerre froide. L'une des stratégies de l'influence américaine pour destituer artistiquement l'Europe a consisté à développer, en le consacrant – médiatiquement, institutionnellement et financièrement –, un unique courant capable de déconsidérer les autres expressions de l'art, qu'elles soient classiques, modernes ou avant-gardistes : l'art contemporain. Celui-ci diffère en ce que sa définition est conceptuelle et non esthétique. Sa pratique ne consiste pas à créer un objet qui aura le mérite d'exister, de rayonner par lui-même. Elle consiste à opérer un détournement, une déconstruction, une mise en abyme de tout contexte, tout objet ou sens existant. Son but se veut vertueux, prophylactique : en perturbant, en désorientant, il fait perdre au public sa confiance en lui, détruit ses amours, ses certitudes, son identité...

L'art contemporain est surtout un produit financier, sécurisé, dont la valeur est fabriquée en réseau fermé. Pour répondre aux nouvelles utilités, il doit être systématiquement sériel, industriellement productible, en divers formats et matières, et déclinable en produits dérivés. C'est ce qui conditionne son adaptation à l'international, sa rentabilité, son omniprésence visuelle, sa circulation géographique et financière. Le revendre et le revendre encore feront sa cote.

Née à Djakarta, alors Indes néerlandaises, issue d'une famille de marins, d'artistes et de juristes, vous avez passé votre jeunesse aux quatre coins du monde. Votre parcours est également pour le moins atypique, puisque, après Sciences Po, vous avez opté pour le métier de graveur, avec plus de 80 expositions à votre actif, tout en devenant une

Entretien avec Aude de Kerros

analyste réputée du marché de l'art. Comment votre carrière s'est-elle construite ?

J'ai eu par vocation la folie de choisir d'être peintre et graveur et me suis trouvée, comme tous mes contemporains, prise au plus fort d'une guerre de l'art d'une extrême violence. Il fallait survivre, ne pas se soumettre, se confronter quotidiennement à une idéologie niant ou diabolisant toute démarche d'accomplissement de la forme pour exprimer l'être intérieur, la beauté du monde. Le seul moyen de résister était d'approfondir tout ce qui se passait d'étonnant à l'atelier. Ce fut pour moi le début d'un voyage initiatique au long cours, la découverte de nouveaux mondes, aussi magnifiques que rejetés. Quand, au tournant des années 80, l'art conceptuel devint l'art officiel en France, seul financé, consacré par les institutions, je me mis à observer quotidiennement et attentivement ce processus si inattendu dans un pays où l'on aime la liberté.

Sous la pression d'un nouveau jeu d'influence international, l'art non conceptuel bascula dans l'invisible. Je pris la plume et ne fus pas la seule, tant la réalité du monde de l'art n'avait plus

aucun rapport avec le récit officiel et médiatique. Tout débat public avait disparu. Les artistes exclus s'étaient mis à vivre en solitaires, certains survivaient grâce à des galeries situées hors de France.

Au tournant du millénaire, la révolution numérique a cependant permis aux artistes non conformes, en marge des médias de masse, de communiquer. Ce furent d'abord les idées qui circulèrent tels des *samizdats* : articles, décryptages, analyses, livres... Puis, grâce à la création de nouvelles applications, ce fut le tour des images. Elles redevenaient visibles, autrement. Ce fut enfin l'apparition de places d'échange, de marché. Une concurrence était née [voir p. 4]. Pour conclure, je dirais que raconter cette histoire m'a permis de rendre hommage à tout un monde d'artistes, d'auteurs, de publics, certes invisibles, mais parfois de très grande pointure et souvent magnifiques en eux-mêmes. Œuvrer à cela m'a rendu la précieuse liberté pour continuer l'aventure de la création, sans tristesse ni amertume. ■

*Son autobiographie *La rivière et son secret* est parue aux Éditions Robert Laffont en octobre 2007.

REPÈRES

Aude de Kerros



Graveur, peintre, essayiste, Aude de Kerros est la fille d'un officier de la France libre devenu diplomate. Son enfance et son adolescence sont marquées par des voyages en Asie, en Amérique du Sud, au Proche-Orient... Elle partage ses années d'apprentissage entre la préparation d'un diplôme à l'Institut d'études politiques de Paris, d'une maîtrise en droit, et la fréquentation des ateliers des graveurs Henri Goetz, Stanley William Hayter et Johnny Friedlaender.

L'œuvre gravé d'Aude de Kerros comprend un corpus de cinq cents eaux-fortes, rassemblant neuf cycles de gravures, liées par une même quête de la forme et du sens. Elle a également un important œuvre peint. Son intense participation à la vie artistique française a fait d'elle une observatrice attentive des grandes métamorphoses de l'art de ces dernières décennies. Elle en a transcrit les moments importants dans de nombreux articles, écrits et livres dont, aux éditions Eyrolles, *L'art caché – Les dissidents de l'art contemporain* (2011, réédité en septembre 2022), *L'imposture de l'art contemporain – Une utopie financière* (2015), *Art contemporain, manipulation et géopolitique* (2019), sans oublier *Sacré art contemporain – Évêques, inspecteurs et commissaires* aux éditions Jean-Cyrille Godefroy (2012). Elle y esquisse la toile de fond historique, idéologique et économique de l'art contemporain, mais avec le regard de celui qui crée, est amateur et conteste le monopole du discours sur l'art détenu par les théoriciens et autres commentateurs du marché.

Aude de Kerros: "By communion through beauty, art can help restore a lost confidence"

Engraver and painter, Aude de Kerros has travelled all over the world; she is also known for having criticized contemporary art in her essays. Indeed, as an observer of the metamorphosis of art in recent decades, she deplores speculation by a few. On the contrary, she pleads for a return to an authentic and concrete art, speaking to the senses and to the soul of all. With sometimes very tangible effects:

thus, the shared contemplation of a work of art and the happiness that results from it can "magically" bring a community together and recreate trust, even in the worst moments. Today, thanks to digital technologies, a work of art that wins our heart can be easily accessible; proof that technology and aesthetics are not antinomic but rather complementary.

EXTRAITS & RÉFÉRENCES

Quand le monde connecté du numérique rend service à l'art authentique

Lors de l'entretien qu'elle nous a accordé, Aude de Kerros a mis en relief à plusieurs reprises le rôle majeur et positif qu'a joué le numérique dans la résurgence de l'art authentique, celui qui parle aux sens et répond au besoin fondamentalement humain d'expression concrète de la beauté. En l'espèce, il n'y a donc pas opposition mais bien plutôt complémentarité harmonieuse entre technique et esthétique. Et la confiance joue un rôle clé dans cette alchimie. Explications.

« La révolution numérique ne crée pas un monde global uniforme, mais bien plutôt un monde où ce qui est local, multiple et libre peut s'épanouir selon son être propre. De fait, aujourd'hui, une autre forme de communication s'est imposée, où le public est actif et non passif comme celui qui a caractérisé l'ère des médias de masse. Curieusement, c'est la floraison des nouvelles technologies (comme on les appelait alors) qui a permis cette mutation. En effet, elle a vu le jour avec l'apparition de nouvelles applications permettant de réagir, échanger, diffuser, partager, acheter directement.

Dans le domaine de l'art, l'accès libre à Photoshop en 2004 a permis aux peintres une sortie de l'ombre : le Net est devenu un lieu d'exposition. Depuis, leurs œuvres y circulent, beaucoup mieux que l'art conceptuel. Pourquoi ? Parce qu'elles répondent à une attente liée à ce qu'il y a de plus profond et de plus noble dans l'être humain, à savoir la sensation d'élévation que procure la contemplation du beau. Elles attirent l'œil, le retiennent, le séduisent. La diffusion s'accroît avec l'apparition de Facebook en 2006, puis celle du premier signe exprimant une opinion, le pouce en l'air ("Like") en 2009, suivi du pouce en bas ("Dislike") en 2011. La révolution médiatique des années 2010 a permis au public de ne plus être impuissant. Désormais, si l'on aime, on partage et on défend ce que l'on aime. Une nouvelle forme de notoriété voit le jour, qui n'a pas le caractère glacial d'une cote. L'instrument de l'indépendance est dans la poche : un smartphone, disponible partout, à toute heure. Le mode d'accès, le choix du moment, la disposition de l'information permettent de ne plus subir passivement les médias. Si l'amateur aime, si c'est dans ses moyens, il achète et milite pour ses choix. Les sites et plateformes se multiplient, le commerce s'installe. Tous les courants de l'art disposent désormais de places de marché internationales. L'art authentique et enraciné concurrence désormais l'art contemporain. Ce dernier est financier, traitant des marques à partir de 100 000 \$ pour viser au-dessus de 1 million de dollars. C'est un marché de l'offre où l'acheteur est coopté, où la fabrication de la valeur se fait sur le principe du réseau de type "trust et entente". Le premier offre l'objet des désirs entre 50 \$ et 80 000 \$. D'un côté, le monde des collectionneurs financiers, de l'autre, celui des amateurs éclairés.

La révolution numérique en général – et l'initiative particulière de Thierry Ehrmann en 2017 – a permis de mettre, à portée de tous, les données et cotes de l'art passé en vente publique dans le monde, en y incluant la Chine, alors en tête du marché de l'art. Ainsi apparut une visibilité générale des marchés de l'art dans leur diversité. La conséquence en fut fort simple : la sidération cessa et chacun revint au marché, pour évaluer et comparer. Dans une telle configuration, la confiance doit régner des deux côtés de l'égal. Ce basculement eut des conséquences d'ordre géopolitique. Ainsi, après 2010, l'hégémonie culturelle américaine s'effrite. Les puissances émergentes acceptent dès lors la "culture" globale, mais à la marge, comme une culture présente parmi d'autres. En réalité, chaque civilisation aspire à sa propre modernité, et se recentre sur son art. La Chine par exemple, régulièrement en tête du marché de l'art, a porté aux mêmes hauteurs astronomiques (au-dessus du million de dollars) ses artistes conceptuels et ses peintres. Elle n'a pas joué entièrement le jeu américain, a fait la part des choses et défendu son art.

Quelle leçon en tirer ? D'abord que l'internationalisation ne semble plus s'annoncer globaliste et uniforme. Ensuite que le local et le global se conjuguent aujourd'hui différemment. Chaque lieu ayant un rayonnement dû à sa beauté, son savoir-faire, son caractère unique et exceptionnel, il devient – par sa communication, son marché, ses échanges – un nouveau centre du monde. Et un marché réel. Pour cela, il faut au cœur de la transaction : un égal, un vendeur, un acheteur, une confiance réciproque. Sans confiance réelle, il n'est pas de marché de l'art réel. »



LE REGARD DE GENS DE CONFIANCE

Des liens qui unissent art et confiance

À deux reprises au cours de l'entretien, Aude de Kerros évoque l'interaction qu'elle observe entre art et confiance, association d'idées non triviale de prime abord. Le récit de Zhu Xiao-Mei, jeune pianiste chinoise en butte à la dictature de la Révolution culturelle, qui, en jouant du piano, permet à une communauté de retrouver la confiance entre ses membres, est particulièrement poignant. Le ravissement que provoque la contemplation du beau permet aux prisonniers de retrouver en eux avec bonheur la part d'humain que leurs geôliers tentaient de faire disparaître. Cela fait écho à un événement récent chez Gens de Confiance, le « pot de départ » de deux collaborateurs (Logo et Arnaud) qui ont eu droit à un discours chanté et accompagné d'un morceau de musique au piano, qui a particulièrement ému toute l'équipe. Merci Nicolas !

Plus pragmatique est ensuite l'analyse d'Aude de Kerros portant sur le fonctionnement du marché de l'art réel – autrement dit non guidé par l'unique obsession de la financiarisation – rendu possible

par les technologies du numérique. Celles-ci ont démocratisé son approche et font que chacun de nous peut acquérir une œuvre qui parle à son cœur. Mais, au-delà de la technique, la confiance joue là un rôle clé. En effet, pour qu'il y ait un fonctionnement optimal lors d'une transaction, il faut, nous dit-elle, quatre paramètres : « *un étal, un vendeur, un acheteur, une confiance réciproque* ». Et d'ajouter fort opportunément : « *Sans confiance réelle, il n'est pas de marché de l'art réel.* » Aude de Kerros est là en parfaite adéquation avec l'esprit qui a inspiré la naissance de Gens de Confiance.

Aussi pour s'immerger dans le monde de l'art, celui qui parle à nos sens et à notre âme, profitons de cette belle saison qu'est l'été pour se remplir de beau et élever notre esprit au-dessus des contingences du quotidien.

Ulric Le Grand
cofondateur de Gens de Confiance

La philosophie de Gens de Confiance

Individualisme exacerbé ? Délitement des structures traditionnelles d'entraide ? Oubli du respect d'autrui, et de la parole donnée ? De fait, les sociétés contemporaines s'interrogent sur leur devenir.

Ce constat a présidé à la naissance, en 2015, de Gens de Confiance, plateforme de petites annonces, basée sur la confiance et la courtoisie, ouverte à tous, sur recommandation. Ses petites annonces en font un laboratoire dans l'espace virtuel complexe qu'est internet. Par cette symbiose entre la technique et l'humain, Gens de Confiance n'a pas la prétention

de changer le monde, mais plus modestement de favoriser la renaissance de la confiance, ce lien subtil qui lie les uns aux autres au sein d'un réseau. Gens de Confiance transpose ainsi, dans l'universalité du monde numérique, l'ancien système de connexions qui existait hier au sein du village. Cette démarche va bien au-delà d'un simple échange de biens et de services. Elle vise à recréer, très concrètement, du « lien social ». Via cette lettre, nous entendons ainsi apporter notre contribution au débat public sur la renaissance de la confiance comme socle des sociétés humaines.